

Jean Kellens

Le panthéon mazdéen : dieux qui survivent et dieux qui naissent

Résumé du premier cours (19 nov. 2010)

En abordant l'étude du grand sacrifice solennel consacré à Ahura Mazdā, il est apparu que l'on pouvait tirer de la structure du livre des Yašts - ces hymnes aux divinités autres qu'Ahura Mazdā - beaucoup d'enseignements nouveaux sur certains dieux du panthéon. Avant d'aborder la question des Yašts, il est nécessaire de rappeler quelques notions et de faire un peu d'historiographie.

La toute première traduction de l'Avesta, aujourd'hui totalement obsolète est celle d'**Abraham Hyacinthe Anquetil-Duperron** (1771). Son titre est très intéressant : *Le Zend-Avesta, ouvrage de Zoroastre, contenant les Idées Théologiques, Physiques et Morales de ce Législateur, les Cérémonies du Culte Religieux qu'il a établi et plusieurs traits importants relatifs à l'ancienne Histoire des Perses*. Les termes sont très retenus, Anquetil-Duperron ne parle pas de « livre » mais d'« ouvrage » ; il ne parle pas de doctrine religieuse mais d'« idées théologiques » et de « culte religieux ». Nulle part il ne fait de Zoroastre un prophète, il dit « législateur ».

Deux corrections à ce titre s'imposent : on a abandonné, autour de 1900, le titre de « Zend-Avesta », pour ne parler que d'« Avesta » (le Zend n'étant que la désignation du commentaire de l'Avesta en moyen-perse). D'autre part, nous ne mettrions plus en rapport aujourd'hui l'Avesta ou la figure de Zoroastre avec la Perse et l'empire achéménide, mais plutôt avec l'Iran oriental.

Bien que conscient de l'extrême diversité des textes, Anquetil-Duperron est contraint de considérer l'Avesta comme un livre unitaire puisqu'il l'attribue à *un* auteur, Zoroastre. Cette diversité serait due selon lui à une triple doctrine : théologique, physique (c'est-à-dire cosmologique) et morale. Il voit également que le texte exprime souvent un récitatif liturgique, et que certains passages sont narratifs et expliquent « les traits importants relatifs à l'ancienne histoire des Perses ».

Les premières éditions critiques de l'Avesta parues au début des années 1850, celles de F. Spiegel (1851-58) et de N. Westergaard (1852-54), laissent apparaître très clairement que l'Avesta est composé de cinq livres réductibles à trois : le Yasna « sacrifice », le Vidēvdād « loi de rupture avec les démons » et les Yašts « hymnes sacrificiels ». Le Visprad est considéré comme un complément au Yasna, et le Xorda Avesta, « l'Avesta bref », est composé de morceaux extraits des Yašts.

C'est au philologue et théologien allemand **Martin Haug** que l'on doit le premier essai d'interprétation du contenu religieux de l'Avesta. Son titre de référence, *Essays on the Sacred Language, Writings and Religion of the Parsis*, paru en 1862 à Bombay est extrêmement parlant : il y a *une* religion et *une* langue à deux niveaux (le vieil avestique et l'avestique récent) véhiculées par *des* écrits. La « sacralité », notion très perturbante que Haug introduit, évoque l'idée d'un corpus où est exposée une doctrine. Or ce n'est pas du tout le cas. Il a été le premier à reconnaître que l'Avesta n'était pas un livre unitaire. C'est avec ses moyens de théologien qu'il va tenter de concilier l'unité et la diversité de l'Avesta en situant ses différents livres l'un par rapport à l'autre : Le Yasna, est l'écrin de la partie ancienne de l'Avesta, c'est-à-dire les Gāthās, « les chants », œuvre effective de Zoroastre. Ils sont monothéistes aux yeux de Haug, tandis que le Vidēvdād est un livre dualiste qui oppose à Ahura Mazdā le mauvais esprit, Angra Mainiiu, et les Yašts sont clairement polythéistes. Voici comment Haug va s'efforcer de réintroduire de l'unité dans ceci : le Vidēvdād serait l'œuvre de disciples incompetents qui ont fini par confondre la philosophie dualiste de Zoroastre (elle attribue l'existence du Mal à un esprit inhérent à dieu et à l'homme) avec une théologie monothéiste. Quant aux Yašts polythéistes, ce serait l'œuvre de poètes ou de bardes qui ont orné leur « poésie héroïque » par une référence à des divinités anciennes.

Les travaux de référence dont nous nous servons encore aujourd'hui sont ceux de **Christian Bartholomae** et de **Karl Friedrich Geldner** et datent de la fin du 19^{ème} siècle. Dans l'intitulé de l'édition de Geldner, *Avesta, The Sacred Books of the Parsis* (1889-1896), on retrouve le « sacré » de Haug et aussi « les Parsis ». Mais chez Geldner, cette dernière mention n'est qu'une façon de remercier ses contributeurs parsis, qui lui ont fait parvenir leurs manuscrits et ont financé la publication du

travail. Bartholomae est quant à lui l'auteur du dictionnaire de la langue avestique (*Altiranisches Wörterbuch*, 1904) et le traducteur des Gāthās (*Die Gatha's des Awesta, Zarathushtra's Verspredigten*, 1905).

La découverte de l'existence des lois phonétiques – véritable révolution dans le domaine de la grammaire comparée - a profondément imprégné les années d'études de ces deux philologues allemands et leur a fourni des instruments linguistiques suffisamment perfectionnés pour affirmer que le livre des Yašts n'est pas le livre le plus récent de l'Avesta. Le système religieux polythéiste qu'ils reflètent est donc à prendre au sérieux. Ceci inspire à Geldner l'opinion suivante : nous ne possédons plus les textes originaux et authentiques de l'Avesta, à l'exception des Gāthās (composées vers l'an 1000 avant notre ère) et de quelques Yašts (vers 700-600).

[Parenthèse sur le problème du dualisme : le dualisme mazdéen est une invention relativement récente et qui n'aura vécu qu'une trentaine d'années. Elle est fondée sur l'idée que les Gāthās elles-mêmes seraient déjà dualistes, opinion défendue dans un livre du philologue Ugo Bianchi, *Il dualismo religioso, saggio storico ed etnologico*, 1958. Ce titre signifie que le dualisme mazdéen est religieux et non philosophique comme le disait Haug. Cette idée a été mise en doute, dans un livre très intelligent de Shaul Shaked, *Dualism in Transformation*, 1994.]

Deux possibilités s'offrent à nous dans la confrontation Gāthās monothéistes -Yašts polythéistes: soit ces textes proviennent d'une juxtaposition des éléments de deux religions différentes, soit le livre des Yašts, de langue plus récente, représente une résurgence du passé. Il y a eu une sorte de syncrétisme religieux fondé sur le monothéisme gāthique, mais avec des emprunts à une religion plus ancienne de type indien. Deux idées se dégagent de la conception que Geldner et Bartholomae se font des Yašts : premièrement ils contiennent de la « matière épique », à savoir l'aspect guerrier, le merveilleux, et le récit explicatif de la constitution d'un sentiment national. En effet les histoires des Yašts aboutissent à la création de ce qu'on appelle les « nations iraniennes » (*arya*). Deuxièmement, il y aurait, parmi les 21 Yašts que nous possédons, quelques « grands Yašts » dont leur caractéristique serait d'être les plus longs, les plus anciens, les plus corrects du point de vue de la grammaire, et ceux qui présentent aussi la plus haute qualité esthétique.

Arthur Christensen dans *Les Kayanides* (1931-32) expose à son tour de nouvelles idées : d'abord, celle de la datation moyenne. Il situe les Gāthās, dont la langue archaïque invite à leur accorder la préséance, vers 660 avant notre ère.

[Rappel de terminologie : il faut distinguer entre les datations haute, moyenne et basse : la datation haute fait correspondre l'Avesta à une période antérieure au 6^{ème} siècle avant notre ère. La datation moyenne place l'Avesta entre le 6^{ème} et le 4^{ème} siècle avant notre ère. Elle établit une certaine synchronie entre la composition des textes et les empires mède et achéménide. La datation basse, qui n'est plus guère représentée, est la période postérieure à ces dates. J. Kellens est partisan de la datation haute.]

La seconde idée sur les textes avestiques qui est caractéristique de l'Ecole française d'iranologie se reflète dans l'expression d'**Antoine Meillet** : « une série de fragments de dates diverses, la plupart très menus et juxtaposés sans ordre ». Cette opinion des « textes disparates » est partagée par Christensen qui dira : il ne s'agit pas de dater les Yašts, mais il faut « distinguer entre des parties plus anciennes et des parties plus récentes d'un même Yašt ». On voit ici que la théorie de la synthèse et de la combinaison entre le zoroastrisme monothéiste et un polythéisme plus ancien est remplacée par celle de la juxtaposition. Les parties anciennes et polythéistes sont, selon Christensen, l'expression d'une vieille religion hymnique indo-iranienne tandis que les parties plus récentes sont des additions et interpolations zoroastriennes. Cette opinion a été l'opinion commune des spécialistes jusqu'à la fin du 20^{ème} siècle, à l'exception d'**Ilya Gershevitch** qui, dans son livre sur le Yašt de Miθra

(*The Avestan Hymn to Mithra*, 1959), défend l'idée de l'unité du texte des Yašts, sans pourtant pouvoir la démontrer, car son argumentation comporte de graves difficultés chronologiques.

Suivra alors ce qu'on appelle la « réaction métrique » exprimée par Duchesne-Guillemin (1962) et Gilbert Lazard (1984, 1987). En effet on savait, depuis Geldner, que les Yašts ainsi que d'autres parties de l'Avesta sont rédigés grosso modo en octosyllabes, l'isométrie étant loin d'être parfaite. Selon ces deux iranologues français, les parties octosyllabiques régulières représenteraient les parties anciennes, et les additions zoroastriennes seraient responsables du dérèglement de l'octosyllabe des Yašts.

L'article de synthèse d'**Antonio Panaino**, « Gli Yašt dell'Avesta : metodi e prospettive » (1992) tentera de concilier les positions de Christensen avec celles de Gershevitch. Deux ans plus tard, dans un article d'une richesse et d'une intelligence exceptionnelle, « Hymnic Composition in the Avesta », *Die Sprache*, 36, 1994, c'est une démonstration thématique que **Prods Oktor Skjærvø** apporte à la position qu'il défend : les Yašts sont unitaires, puisque tous passent par une certaine quantité de thèmes obligés (tels que la description de la divinité, de ses activités, de demande de récompense etc.). J. Kellens pense que ces thèmes sont beaucoup trop généraux pour être significatifs.

Il y a deux lacunes dans le raisonnement de Skjærvø. La première est qu'il n'essaie pas de définir le rapport entre les Yašts et les Gāthās. Bien qu'elle n'apparaisse pas dans cet article, son opinion (partagée par J. Kellens) est que les Yašts représentent l'état normal des choses - la religion indo-iranienne comme nous la connaissons bien par l'Inde - et que s'il y a un problème religieux, c'est celui des Gāthās et c'est dans les Gāthās-mêmes que cela doit se régler.

La seconde lacune est qu'il ne fait aucune allusion à cette étrange métrique irrégulière et au fond isométrique des Yašts. Si une métrique a été dérégulée par une manipulation quelconque, c'est bien là le signe de disparate des textes. Dans son analyse des caractéristiques de la littérature orale, Skjærvø remarque que « la littérature orale est toujours modifiée par la *performance* », c'est-à-dire par le fait qu'on l'a récitée. Or, dans le cas de l'Avesta, nous avons affaire à un texte définitivement fixé qui nous est parvenu sous une unique recension. Skjærvø ne donne aucun exemple de ces irrégularités que l'on pourrait attribuer aux manipulations anciennes que le texte a subi.

Un autre problème est que Skjærvø est partisan d'une datation ultra-haute puisqu'il situe les Gāthās en 1700 avant notre ère et les textes des Yašts en 900 avant notre ère. Ceci l'amène à dire explicitement que ces textes sont un exemple de littérature indo-européenne. Mais s'il l'on trouve dans les Gāthās un nombre abondant de parallèles avec les hymnes védiques, les traces de *dichtersprache* indo-européenne sont en revanche très rares. Il y a quelque chose aussi ici qui paraît exagéré dans sa volonté de ramener la poétique des Gāthās et des Yašts à une très vieille source littéraire que nous n'apercevons que par bribes. Ainsi Zoroastre est pour lui le type indo-européen du premier poète-sacrifiant, alors que ceci est aberrant dans le contexte indo-iranien puisque les auteurs ne jouent jamais de rôle sacrificiel. Dans le monde indo-iranien, cette idée de poète-sacrifiant est donc purement artificielle.

Lors de la prochaine leçon, J. Kellens fera quelques remarques sur la manière dont, depuis l'article de Skjærvø, on a envisagé les Yašts de l'Avesta.
